

D'UNE GENERATION L'AUTRE

Rencontres avec André Gide, qu'Albert Camus publia dans la N.R.F. de novembre 1951, à l'occasion de la mort d'André Gide, illustre admirablement l'aubaine que représente un grand homme pour un jeune esprit en peine de soi.

Le premier rendez-vous manqué des Nourritures terrestres prouve combien il est dur de s'arracher aux joies de la terre goûtées dans leur présence réelle:

"Ces invocations me parurent obscures. Je bronchai devant l'hymne aux biens naturels. A Alger, à seize ans, j'étais saturé de ces richesses; j'en souhaitais d'autres, sans doute. Et puis "Blida, petite rose...", je connaissais, hélas, Blida ! "

Un autre livre devait libérer Camus du poids d'un monde absurde qui l'accablait déjà. "La Douleur me fit entrevoir le monde de la création, où Gide devait me faire pénétrer." Et comme Gide, Camus connait, à l'aube de sa vie littéraire, l'épreuve salutaire de la maladie. C'est alors que se situe la deuxième rencontre du jeune écrivain avec son aîné:

"Un matin, je tombai enfin sur les Traités de Gide. Deux jours après, je savais par coeur des passages entiers de La Tentative amoureuse. Quant au Retour de l'enfant prodigue, il était devenu le livre dont je ne parlais pas; la perfection ferme la bouche. J'en fis seulement une adaptation qu'avec quelques amis je portai plus tard à la scène. Entre temps, je lus toute l'oeuvre de Gide et je reçus, à mon tour, des Nourritures terrestres, l'ébranlement si souvent décrit."

Dans le bilan de cette rencontre, Camus donne le sens général de l'épanouissement qu'apporte un grand homme et le bénéfice particulier qu'il retira lui-même de l'exemple gidien:

"Gide a régné ensuite sur ma jeunesse et, ceux qu'une fois au moins on a admirés, comment ne pas leur être reconnaissant de vous avoir hissé jusqu'au plus haut point de l'âme ? Avec tout cela, pourtant, il ne fut pour moi ni un maître à penser ni un maître à écrire; je m'en étais donné d'autres. Gide m'apparut

plutôt, à cause de ce que j'ai dit, comme le modèle de l'artiste, le gardien, fils de roi, qui veillait aux portes d'un jardin où je voulais vivre. Par exemple, il n'est à peu près rien de ce qu'il a dit sur l'art que je n'approuve entièrement, bien que notre époque se soit éloignée de cette conception."

Camus explique ensuite comment il a dû oublier l'exemple de Gide pour conquérir sa place dans sa génération et comment il l'a retrouvé à la fin des "années noires":

J'occupais alors, à Paris, une partie de son appartement. C'était un atelier avec loggia dont la plus grande singularité tenait dans un trapèze qui pendait au milieu de la pièce./.../ J'étais installé dans cet atelier depuis de longs mois quand Gide revint à son tour d'Afrique du Nord. Je ne l'avais jamais vu auparavant; ce fut pourtant comme si nous nous étions toujours connus. Non que Gide m'ait jamais admis dans sa familiarité./.../ Mais son sourire pour m'accueillir était simple et joyeux et je ne l'ai jamais vu, avec moi, sur ses gardes."

Une lucarne s'ouvre alors sur la vie de l'immédiat après-guerre au Vaneau:

"/.../ quarante ans d'âge nous séparaient, et notre commune horreur de gêner. C'est pourquoi j'ai passé de longues semaines dans l'intimité de Gide, sans presque le voir. Il frappait parfois à la double porte qui séparait l'atelier de sa bibliothèque. Il apportait, à bout de bras, Sarah, la chatte, qui avait gagné sa chambre par les toits. Parfois le piano l'attirait. Une autre fois, il écoutait près de moi, l'annonce, à la radio, de l'armistice./.../ Les autres jours, je ne connaissais de lui, de l'autre côté de la porte, que des pas, des frôlements, le petit remue-ménage de la méditation ou des rêveries. Qu'importait d'ailleurs ! Je savais qu'il existait tout près de moi, qu'il gardait, avec sa dignité inégalable, le domaine secret où j'avais rêvé d'entrer, et vers lequel je suis toujours retourné, au sein de nos mêlées et de nos cris."

L'ultime rencontre est celle que ménage la mort de Gide, objet de tant de "vilain bruit":

"/.../ on lui dispute jusqu'à sa fin, on s'indigne d'une telle

sérénité./.../

Quelle unanimité pourtant aurait dû s'accomplir autour de ce petit lit de fer. Mourir est pour tant d'hommes un supplice si effroyable qu'il me semble qu'une mort heureuse rachète un peu de la création. Si j'étais croyant, la mort de Gide me soulagerait."

Albert Camus, poète et penseur de l'absurde, dont le "premier chef-d'oeuvre" romanesque, *La mort heureuse* (Cahiers Albert Camus, I, Gallimard, 1971) devait être un livre posthume, tout comme le "premier chef-d'oeuvre" de Gide, *Les Cahiers d'André Walter*, rend à André Gide son plus solennel hommage à l'occasion de leur ultime rencontre, celle de la mort:

"Le secret de Gide est qu'il n'a jamais perdu, au milieu de ses doutes, la fierté d'être homme. Mourir fait partie de cette condition qu'il avait voulu assumer jusqu'au bout. Qu'eût-on dit de lui, si, après avoir vécu au milieu des privilèges, il était mort dans le tremblement ? C'est alors qu'il eût démontré que ses bonheurs étaient volés. Mais non, il a souri au mystère, et offert à l'abîme le même visage qu'il avait présenté à la vie. Sans que nous l'ayons toujours su, nous l'attendions une dernière fois à cet instant. Une dernière fois, il a été fidèle au rendez-vous."

* Nous remercions vivement les Editions Gallimard et la Famille d'Albert Camus de nous avoir gracieusement autorisé à reprendre, pour nos lecteurs, ces admirables pages tirées de:

La Nouvelle Revue Française, Hommage à André Gide 1869 - 1951
Gallimard, 1951, pp.223-8.

Texte repris dans:

Albert Camus, *Essais*, Gallimard, 1965, Bibliothèque de la Pléiade, pp.1117-21.

Daniel MOUTOTE